

BERTRAND POIROT-DELPECH

FEUILLETONS

1972-1982

nrf

GALLIMARD

11,74 €

**Le seul moyen de supporter l'exis-
tence, c'est de s'étourdir dans la littéra-
ture comme dans une orgie perpétuelle.**

FLAUBERT

AVANT-PROPOS

J'assure le feuilleton littéraire du *Monde* depuis septembre 1972. Il y a juste dix ans. Avant moi, ce qu'on appelait le « rez-de-chaussée » a été tenu par Emile Henriot, puis par Pierre-Henri Simon. Le premier avait gardé, de la Belle Epoque, les bacchantes et un sens enjôleur des « beautés ». Le second venait de l'Université, et de la gauche chrétienne. Il en tenait pour la clarté et la morale. De son temps, c'était pendable. En fait, il avait quinze ans d'avance. Il est mort trop tôt pour qu'on lui rende justice. Il n'en aurait pas tiré fierté. Il lui suffisait d'être d'accord avec lui-même. Avoir sa conscience pour soi : telle fut sa leçon désuète. J'ai essayé de l'adopter. Je n'avais pas le choix. Pour la critique, il n'y a guère d'autres règles qui tiennent.

Dix ans de feuilleton hebdomadaire, cela fait cinq cents chroniques de six feuillets chacune, soit dix volumes comme celui-ci. En tout, j'ai analysé un millier de livres. Pour pouvoir choisir, j'en ai lu quatre fois plus, presque un par jour. Je dis bien : « lu », et non parcouru. Pour parler d'un livre à table, quelques coups de sonde suffisent ; pas pour écrire dessus. Je lis environ six, sept heures par jour, cinquante pages à l'heure en moyenne, le crayon à la main. Je ne donne pas ces précisions pour faire sérieux. Il se trouve qu'on me les demande souvent. J'ajoute que je n'y vois aucun mérite. La lecture est une activité dont on ne se lasse pas. On y prend même un goût grandissant. J'essaierai plus loin de dire pourquoi. Aucune image, aucun son, ne valent cette danse de l'esprit avec les mots

venus de partout, de tous les temps. Être payé pour ce plaisir, gagner sa vie à le raconter, qui n'en rêverait !

Il est vrai qu'enfant l'idée d'être « critique » ne vient pas couramment. Cela ne parle pas à l'imagination. Le lycée fait passer la lecture pour une corvée. Le mot « critique » a une vilaine connotation, comme on dit maintenant. Epier ce qui cloche, chercher des poux, est-ce une vie ? J'enrage qu'on ait donné un nom si cafard à une activité qui l'est si peu, du moins comme je la conçois.

Je ne me sens pas là pour juger, pour décerner éloges et blâmes, contrairement à ce que souhaitent les lecteurs et, tout en s'en plaignant, les auteurs eux-mêmes. Je ne suis qu'un intermédiaire de bonne foi et de bonne volonté entre le producteur et le consommateur. Intermédiaire fatalement subjectif, mais dont l'équation personnelle contribue à informer le public, mon premier souci. Aux théoriciens, aux universitaires, de faire avancer notre connaissance du « fait littéraire » ; libre aux polémistes de s'affûter les dents sur les confrères. Faire aimer les livres et la lecture suffit à mon bonheur !

*

L'occasion s'offre de dire comment je m'y prends. Le choix des livres traités, d'abord. L'esprit d'équipe du « monde des livres », animé par Jacqueline Piatier, permet à chacun de travailler selon sa spécialité et ses préférences. En principe, le feuilletoniste laisse à d'autres la philosophie, l'histoire, la poésie, les sciences humaines, le domaine étranger. Il se saisit des « noblesses » : rééditions des chefs-d'œuvre, histoire littéraire, critique, romans et essais des auteurs confirmés. Ce qui ne l'empêche pas de partir à la découverte de talents nouveaux, en particulier chaque automne. Un quart de mes articles a porté sur des premiers ou des seconds livres. Il paraît que les débutants rêvent de bénéficier de nos coups de pouce. Allons, tant mieux !

Sur la centaine de livres reçus chaque semaine, comment choisir ? Il est de bon ton, et signe d'initiation parisienne, de voir la corruption partout. Jurés, critiques, et autres relais de la notoriété

littéraire formeraient une hideuse maffia trafiquant chèques et glorioles. Je m'inscris en faux contre cette fable facile. Le milieu est plus ingénu que cela, plus maladroit. Je ne peux témoigner que pour moi-même, mais j'affirme n'être pas une exception. D'autres confrères refusent, comme moi, de cumuler les fonctions, comités de lecture, jurys, journaux, émissions. Certains auraient pourtant l'excuse, que je n'ai pas, de gagner à peine leur vie avec la seule activité de critique, mal rémunérée.

Par goût, et confort, je fréquente peu la gent littéraire, ses cafés, ses colloques, ses salons, s'il en reste. Je vois peu auteurs et éditeurs, dont les conversations se ressemblent trop. J'ai pris l'habitude de ne pas rencontrer les attaché(e)s de presse, dont les propos sont encore plus prévisibles : « Lisez cela, vous m'en direz des nouvelles », etc. Autant de protections contre les pressions. Les écrivains experts en démarchage des médias (ils sont de plus en plus nombreux, et les plus voyants ne sont pas les plus retors !), ne savent peu enclin aux échanges de bons procédés. Les plus roués tournent désormais l'obstacle en prenant de vitesse cette critique jugée trop libre, donc trop aléatoire, et s'assurent les éloges d'amis dont la signature, comme disent les directeurs de journaux, ne se refusent pas. La presse de beaucoup de livres est maintenant contrôlée, manipulée, par auteurs et éditeurs. L'imprévisible, dans ce domaine, se restreint à vue d'œil. C'est mon luxe, une de mes petites joies, d'être de ceux dont les choix et les avis ne se laissent pas trop prévoir.

Il est pourtant commode de juger selon la seule amitié. Cela dispense de fonder ses réactions, en un temps où les critères se déclassent les uns après les autres. Autre forme d'a priori : le préjugé idéologique ou esthétique. Simone de Beauvoir peut, si elle le veut, récuser toute l'œuvre de Malraux, sous prétexte qu'elle ne partage pas les options politiques du ministre de De Gaulle. Un critique professionnel ne peut se le permettre. Sa tâche deviendrait impossible. Quant à moi, je m'attache à passer, avec une disposition d'esprit et une curiosité comparables, de Debray à Fabre-Luce, de Pinget à San Antonio.

*

Cet éclectisme doit être étendu aux méthodes d'analyse. Par chance, l'époque s'y prête. Jusque vers 1970, la folie des écoles touchait la critique. Il y avait la critique des sources biographiques, la psycho-critique plus ou moins freudienne, la critique marxiste, la structuraliste, etc. Il n'est plus considéré comme confusionniste et attardé d'emprunter à chacune de ces « approches », selon les œuvres. Profitons-en. Vu les coq-à-l'âne qu'impose l'actualité au feuilletoniste de journal, la façon la plus équitable et la plus éclairante d'aborder un livre me semble de mesurer le résultat au but que l'auteur s'est assigné. Qu'il se propose d'écrire une théodicée ou un « polar », nos instruments doivent changer. En tout état de cause, il est injuste d'opposer à un débutant la relecture de Flaubert, effectuée la semaine d'avant ; comme il peut être dangereux de le comparer à des aînés trop écrasants. Une critique peut avoir des idoles, non des absolus, ni des marottes.

Si éloignés que nous nous tenions des théories, le risque demeure, en France, de réduire les livres à des concepts, et leur analyse à une rhétorique. Dans la dernière interview de sa vie, Camus déplorait que « la critique française s'intéresse trop aux idées ». S'il n'y avait que la critique ! Tout le mal français est là. Notre langue a sa part de responsabilité, pétrie qu'elle est d'éloquence, tendue vers la persuasion de l'autre, agencée comme une armée en bataille. Le critique doit sans cesse lutter contre cette tendance du vocabulaire et de la syntaxe, pour ne pas manquer ce à quoi la plupart des livres répondent et invitent d'abord : des sensations. Nous devrions faire notre devise de l'axiome kantien : « Il n'y a pas une science du Beau ; il y a seulement une critique du Beau. »

Je ne me considère pas, je l'ai dit, comme un distributeur de compliments ou de mauvais points. C'est pourquoi je répugne à l'« éreintement ». J'en serais capable. C'est un exercice où l'on brille à bon compte, et qui ne demande pas tant de courage. Cela flatte l'éreinteur, cela amuse les sadiques et les amers, cela brise l'auteur fustigé ; mais sans grand bénéfice pour la littérature. Du temps où la roserie faisait partie du genre, la presse littéraire était abondante et diverse. Aujourd'hui où la place fait terriblement

défaut, mieux vaut garder le silence sur les tentatives qui nous paraissent manquées. C'est notre façon de voir, au *Monde*. Nos lecteurs nous suivent pour être renseignés, non pour nous voir régler nos comptes du haut d'une tribune dont l'influence — à quoi bon la nier? — nous invite à ne pas abuser de notre pouvoir.

En règle générale, nous évitons les attaques aux personnes, comme manquant d'intérêt, autant que d'allure. L'empoignade dont certains organes d'avant-guerre s'étaient fait une spécialité a beaucoup vieilli. Nous ne refusons pas d'évoquer les arrière-plans biographiques, si l'auteur prend les devants, mais nous méprisons la castagne pour la castagne, les pancraces de vieux jeunes gens bedonnants et rogues. N'est pas Léon Daudet qui veut. Michaux ne s'est pas grandi en traitant Picasso d'« idiot catalan » ou de « crétin andalou ». L'auteur, au fond, c'est secondaire. Seule l'œuvre compte. Rappelons-nous le mot parfait de Valéry, à qui on demandait de parler de Racine : « Je parlerai de Phèdre ! »

Soi-même, critique, on ne peut ignorer qu'on est tout entier dans sa lecture, dans les phrases que l'on trace; nous ne faisons que « raconter les aventures de notre âme parmi les chefs-d'œuvre », disait Anatole France; les « on » sont des substituts torves du « je », l'imposture commence avec le « nous »; bannie du *Monde*, à ses débuts, la première personne y fleurit désormais... Ce n'est pourtant pas une raison pour étaler ses états d'âme. Tant pis s'il en résulte une certaine réserve de ton. Le courrier m'enseigne que mon flegme, et l'humour où j'enveloppe volontiers mes émotions, ne trompent pas les lecteurs attentifs. Le reproche de difficulté de lecture m'atteint davantage. J'ai peut-être tendance à écrire pour les intellectuels, noyau de notre clientèle. Mais dites-vous bien que la complexité excessive et le jargon, s'il s'en trouve dans ces pages, ne sont rien comparés à ceux des livres analysés, et pas seulement les essais. En vérité, nous vulgarisons avec une clarté bien méritoire!

*

La tâche du critique s'est alourdie en dix ans, la production s'étant subitement accrue. Selon une enquête menée en 1981 par la

Direction du Livre, le nombre de titres imprimés en France est passé, de 1960 à 1980, de 11 440 à 26 627. Il a donc plus que doublé, de même que le nombre d'exemplaires produits : 380 millions contre 167 (ce qui rassure plutôt sur l'état de la lecture). Je reçois personnellement en service de presse une moyenne de dix ouvrages par jour. Avant et après l'été, il arrive que ce chiffre double ! Je vacille sous les piles ; je répète que je ne m'en plains pas.

Les causes de cette inflation ? On les a toutes passées en revue. La plus plausible, Montaigne la donnait déjà : « L'écrivainerie semble quelque symptôme d'un siècle débordé. » Musil l'a dit autrement : « L'insécurité rend prolix. » Qui n'a observé, en auto, en mer, comme les paroles s'accélèrent, sous l'effet de la peur ? Notre époque inquiète, elle isole, elle banalise : alors chacun y va de son sifflement d'enfant qui a peur la nuit. A regarder tout ce qui paraît, il semble exclu que des génies restent méconnus. Mais on ne le jurerait pas. Des auteurs estimés sont condamnés au compte d'auteur. Ce serait sûrement le sort de Proust et de Valéry. Le moins qu'on puisse dire est que l'essor de l'audiovisuel et l'application au livre des méthodes du grand commerce ne favorisent pas la littérature de recherche. Sans le dire, et de plus en plus en le disant, les éditeurs attendent de leurs romanciers qu'ils écrivent des fictions adaptables pour les écrans, grands et petits. Tout a été dit sur les méfaits de la rentabilité à outrance, des best-sellers, de la rotation accélérée des stocks, du vedettariat.

Le comportement exigé des auteurs n'est pas le moindre de ces méfaits. Seuls les écrivains consacrés restent maîtres de leur conduite. Les autres sont obligés de se changer en camelots de leur prose, alors que la vocation littéraire naît souvent d'une introversion extrême ou de l'esprit d'escalier. Pour avoir leur part d'une parole monopolisée par quelques-uns, il leur faut sourire aux caméras, se placer dans les rédactions, répondre aux questions les plus éloignées de leur savoir. Le droit au silence, qui devrait être aussi sacré que l'accès à l'expression, est de moins en moins garanti. Les timides sont sommés d'expliquer pourquoi ils se taisent, les modestes de crier à leur propre génie. Les philosophes respectueux de leur métier doivent supporter que les services

commerciaux disent de leur travail : « Ça se lit comme un roman », et autres sornettes. En ces temps d'autoproclamation, si vous ne vous situez pas vous-même au sommet — un nouveau Proust ! un nouveau Joyce ! —, qui le fera ? Tous les records de narcissisme, de mégalomanie, de morgue, et de ruse publicitaire, ont été battus.

On a vu des livres manquer leur carrière et compromettre celle de leur auteur, uniquement parce qu'ils étaient mal tombés par rapport à l'actualité. Le temps n'est plus où Saint-Beuve pouvait s'écrier : « L'art a quelque chose de fixe, d'accompli, de définitif, qui doit consoler les artistes jetés en des jours d'orage ! » Devant cette foire aux vanités et cette course aux tirages, le public ne sait plus quelles sont ses propres curiosités, ni qui va y répondre. La qualité de sa lecture, à Paris notamment, baisse avec celle de ce qu'on lui offre.

Le contenu subit en effet l'évolution du contenant. Tandis que le romancier est invité à se faire scénariste, et non plus l'auteur de « cette étrange mixture où l'écrivain se donne, et le lecteur se cherche » (Chardonne), le penseur, lui aussi, doit obéir aux règles nouvelles du marketing. La valeur intellectuelle de son « message » importe moins que le créneau où il se place, le moment où il surgit, l'impact qu'on lui assure, ses cols de chemise. A ce compte, une contrevérité tapageuse a plus de chance de faire trace qu'une découverte sans précédent mais exposée avec les précautions de la tradition scientifique. Une idée fausse bien lancée est plus « vendeuse » qu'une idée juste mal mise en valeur. Le cours de la raison connaît une chute libre. Le marché veut des mages assenant des vérités invérifiables, successives, contradictoires. L'offre et la demande s'accordent sans peine !

*

Au moment de recueillir les reflets d'une époque que sont des articles, j'ai cherché à donner, de la décennie, l'image la plus loyale. Il n'était pas facile de choisir une chronique sur dix.

Premier parti pris, puisqu'on ne pouvait éviter l'arbitraire : bien que j'aie souvent parlé des étrangers, des très grands — Dostoïe-

vski, Goethe, James, Conrad, Joyce, Melville —, et aussi des grandissants — Gombrowicz, Beckett, Nabokov, Soljenitsyne, Kundera, Handke, Semprun, Boudjedra ou Chraïbi —, le choix qui va suivre est circonscrit au domaine français. Ceci n'est pas un palmarès, ni un panorama exhaustif. Aucun index ne clôt le volume, afin qu'on ne joue pas au jeu stérile des nominations. « Comment ? Il parle trois fois de X... et pas un mot sur Y... ? » Ce n'est pas « mon » histoire littéraire des années 70, ni ma théorie de la littérature. L'ordre non chronologique où ont été reclassés les articles, et les textes qui les relient, ne feignent pas d'organiser le désordre ; ils ne visent qu'à classer des impressions, qui se veulent sans thèse ni leçon. Aucune virgule, bien sûr, n'a été touchée, et je n'ai écarté aucun feuillet pour avoir changé d'avis après coup. A tout relire, il ne m'est pas apparu d'opinions dont je doive rougir. La postérité se chargera d'en trouver. Les critiques se sont toujours trompés ; ni plus ni moins que leurs contemporains qui, eux, n'ont pas l'imprudence de signer. Les grands créateurs sont généralement en avance sur leur temps, d'où nos bévues collectives. Mais ce n'est pas une raison pour soutenir tout ce qui heurte la mentalité du moment. Piloter à vue entre la crainte de négliger un génie, et la tentation d'en voir partout, si vous croyez que c'est facile !

Des disparus de la décennie — ce fut une hécatombe ! — aux « apparus », en passant par tous les genres, fictions, autobiographies, essais, critiques, voici le voyage de dix ans d'un fou de lecture. Ce « monde des livres », cet univers de la lecture où je me meus à longueur de temps, on le présente souvent comme le contraire de la vie. Rien n'est plus faux. Il y a plus de concret, et de concret frémissant, dans une bibliothèque que dans toutes les télévisions du globe. Voilà au moins un monde sur lequel on agit ! On y apporte ses propres sensations. On peut revenir en arrière, apprendre par cœur, faire son profit d'un tiret, s'enchanter d'une sonorité placée au bon endroit, vivre plusieurs existences par procuration, penser et aimer comme on n'en aurait pas eu l'idée tout seul, rester son maître, le devenir ! Quoi de plus beau qu'un lecteur captivé pour qui la page à venir compte plus que la lampe, là, dont l'enfant tire le fil, et qui, un peu plus, va tomber...

*

A défaut d'idées directrices, des thèmes reviennent. On les repérera en route. Ils se ramènent à quelques questions, auxquelles je n'ai pas de réponse, mais qu'on gagne à se poser inlassablement.

D'où vient l'envie de lire et d'écrire, par exemple ? Le livre console-t-il de destins ordinaires ? Bien sûr, mais encore ? On verra que je parle souvent de l'enfance. Ce n'est pas qu'elle me poursuive. Toute la littérature semble un effort pour en sortir sans la trahir, ou pour y replonger, comme on retrouve un grenier oublié, une reliure Hetzel moisie, ventre à terre, le menton dans les paumes, les coudes engourdis... Une vie, c'est « une enfance mise à toutes les sauces », disait Sartre (*L'Idiot de la famille*). Et une œuvre, qu'est-ce d'autre ?

Et si les écrivains se recrutaient de préférence chez les orphelins de père ? On ne les compte pas, les auteurs dont la vocation est née dans les jupes d'une veuve remariée, ou seule et abusive. Voyez Baudelaire, Mauriac, Sartre, Camus, Barthes, Nimier, Nourissier, Gary... On a dit que la phrase de Proust n'était qu'un long geste impossible pour voiler le corps défendu de la mère. Rappelez-vous Barthes attaché à la sienne avec la pelote de laine par laquelle il mesurait, enfant, la solidité du monde, et mourant peu après elle, le vieux fil une fois rompu ! « Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits, écrit Gary au début de *La Promesse de l'aube*. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. » Gary est mort de soif devant une fontaine, en effet !

Autre thème, soudé au précédent, et qui a couru au long de ces dix ans de lecture : les rapports entre la vie et la création, entre le désordre souffrant et le génie. « On ne peut dominer son œuvre que si l'on a maîtrisé sa vie », assure Mauriac. Mais il n'y a d'œuvre à dominer que si la vie rejette l'ordre. Comment regarder avec les mêmes yeux, sans qu'ils se fassent tort, les auteurs nés du malheur ou y conviant, auteurs dont, par parenthèse, le nombre s'est abaissé par rapport aux années 30-60, et ceux qui ne pensent pas déchoir en créant dans un certain équilibre heureux ? Pourquoi le

nihilisme et le désespoir flattent-ils la plume tellement mieux que le progressisme et la foi ? Annoncer l'Apocalypse à tout propos, cela vous a un air plus ronflant, et objectivement plus artiste, que d'énumérer les réformes propres à sauver la planète. Pour parler vulgairement : pourquoi la noirceur paie-t-elle à ce point ? J'ai ma petite idée là-dessus, mais rien de tel que de chercher soi-même sa réponse.

A propos des prestiges du crépusculaire, qui font évidemment penser à Céline, une autre question affleure, elle aussi présente au long de la décennie : le génie permet-il de perpétrer impunément n'importe quel crime contre l'humanité ? Inversement, suffit-il d'écrire des horreurs pour être crédité de génie ? La liberté d'expression doit-elle aller jusqu'à placer l'écrivain au-dessus des lois ? Doit-il être tenu pour responsable, comme sa dignité le voudrait, ou pour irresponsable, par privilège de l'art ? Sartre tient Flaubert pour coupable de son opposition à la Commune, mais il absout Genet de tous les péchés... Serait-ce qu'une naissance pourrie entraîne le sursis, refusé en cas d'origine bourgeoise ? Fichue casuistique ! Si c'est affaire de talent, qui en décidera ? Au fait, le talent, vous savez ce que c'est, vous ? Impossible d'être critique sans, un jour ou l'autre, recourir à cette notion passe-partout, mais que recouvre-t-elle, sur quoi on puisse s'entendre ? N'est-ce pas, pour l'essentiel, ce dont soi-même et ses amis on regorge, et dont les autres, parbleu, manquent totalement ?

Un écrivain abrite un menteur, un tricheur mais cela fait partie de la déformation professionnelle, comme la voix dans le masque des comédiens. « Toute écriture est cochonnerie », dit Artaud. Elle est aussi pureté incommensurable. Lorsqu'on parlait à Maurras des profits de Zola, il s'exclamait : « Qu'est-ce, à côté des Zola du sucre ! » (*L'Avenir de l'intelligence*). La mégalomanie est la silicose de l'artiste. Ses stratégies pour soigner sa chère image restent innocentes. Les haines qu'il assouvit sentent la cour de récréation.

Cette fraîcheur intacte, les jeunes lecteurs la perçoivent, derrière les manigances. La lecture regagne du terrain chez les moins de trente-cinq ans. La télévision en perd. Tout un public échappe aux grands lancements. Les livres de poche assurent aux chefs-d'œuvre une durée et une diffusion jamais atteintes. Le bouche-à-oreille

déclenche des succès spontanés. Des petites maisons d'édition se sont ouvertes par dizaines depuis deux ou trois ans. Même si la décennie passe plus tard pour avoir enterré plus d'auteurs importants qu'elle n'en a découvert, elle restera un honnête maillon de la chaîne reliée à la nuit des temps. Le flambeau de l'amour des mots a été transmis. Devant les emprises des pouvoirs et l'avenir incertain, la conviction s'est renforcée que l'appropriation de soi, l'approche de la réalité, l'accès au rêve, et la défense de la liberté passaient par le livre. « Plutôt les tâtonnements du créateur que la cohérence du chef » (R. Vaneigem). Ces tâtonnements sont les nôtres. S'y retrouve, à chaque phrase, tout le pourquoi de l'univers.

La galaxie Gutenberg n'a pas fini de resplendir. Le monde des livres ne fait que commencer.

Septembre 1982

BERTRAND POIROT-DELPECH

Feuilletons

(1972-1982)

Bertrand Poirot-Delpech tient le feuilleton littéraire du journal *Le Monde* depuis 1972. Il a réuni ici un choix de chroniques qui racontent la décennie et la remettent en perspective : monuments de toujours (de Chateaubriand à Kafka), phares de l'avant-guerre (Gide, Valéry...), grands disparus depuis dix ans (de Montherlant à Pérec en passant par Barthes, Caillois, Cohen, Gary, Malraux, Sartre...), regain d'intérêt pour les problèmes de «collaboration», fin du Nouveau Roman comme école, renouveau romanesque, affaissement des idéologies, vent de liberté dans la fiction, l'essai, la critique.

Dans une préface et dans les textes qui relient ses chroniques, Bertrand Poirot-Delpech s'interroge, en romancier, en critique, sur la place de cette période dans l'histoire littéraire, l'évolution des genres, l'avenir de l'écriture, de la lecture. Un bilan finalement optimiste.

Feuilletons, du verbe *feuilleter* : c'est aussi une invitation à vivre mieux grâce aux livres, un conseil d'ami.

nrf